

DVD, ballet, critique. Alice's Adventures in Wonderland : Christopher Wheeldon (chorégraphie / Joby Talbot, musique). Royal Ballet – ROH, (1 dvd Opus Arte, 2017).

DVD, ballet, critique. Alice's Adventures in Wonderland : Christopher Wheeldon (chorégraphie / Joby Talbot, musique). Royal Ballet – ROH, (1 dvd Opus Arte, 2017). Inusable Alice enchantée, défricheuse des mondes parallèles et souvent comme dans la lecture de Christopher Wheeldon (créé en 2011 déjà), d'un onirisme haut en couleurs et tableaux déjantés. Son ballet en 3 actes est devenu un « must to see », à Covent



Garden, porté par the Royal Ballet. Les profils psychologiques sont bien dessinés, la tension dramatique permanente, la chorégraphie aussi enlevée et rythmée que l'histoire de Lewis Carroll est variée et surprenante. Wheeldon accentue surtout l'esprit Fantaisie et comédie musicale, style Magicien d'Oz, en humanisant les protagonistes qui se pressent autour d'Alice, laquelle revêt des allures de Lolita adolescente très « fifille » / entendez « girly », soulignant son romantisme sucré, acidulé, lequel se déploie en particulier avec le valet de cœur. Les uns crieront à la dénaturaion de la poésie, énigmatique, fantasque de Carroll, les autres applaudiront l'efficacité d'une production formatée comme une revue et une

série de tableaux délurés.

L'Alice, facétieuse et serpentine de Lauren Cuthbertson captive par sa silhouette effilée, souple, harmonieuse ; Federico Bonelli donne du corps et de l'élégance au personnage ailleurs secondaire du valet de cœur. De même la ballerine espagnole Laura Morera incarne avec délices visible et beaucoup de crédibilité l'hystérique souveraine castratrice et hystérique à souhait. Tous répondent à la conception générale qui prône un monde de fantaisie pure à la Terry Gilliam. Par la caractérisation réussie de chaque personnage du conte, la cohérence de l'esthétique visuelle, cette Alice revisite le monde merveilleux de Carroll avec beaucoup de piquant, de drôlerie, de rythme.

DVD, ballet, critique. Alice's Adventures in Wonderland : Christopher Wheeldon (chorégraphie / Joby Talbot, musique). Dancers of the Royal Ballet – Royal Opera House, 2017 (1 dvd Opus Arte)

**CRITIQUE CD. MEYERBEER :
Robert le diable. M Minkowski
– 3 cd Palazzetto Bru Zane**

CRITIQUE CD. MEYERBEER : Robert le diable. M Minkowski – 3 cd Palazzetto Bru Zane – En réussissant l'équation grandiose et intimisme, spectaculaire et tendresse pathétique, collectif et individualités, Robert le Diable créé en 1831 (opéra Le Peletier) est un modèle opératique du « grand opéra » à la française ; la présente lecture unifie cette



totalité en apparence éclectique ; elle reprecise le relief des personnalités, comme l'enjeu des ensembles. Dans un contexte de manipulation diabolique, riche en apparitions surnaturelles s'impose évidemment la fameuse pantomime au tombeau de Sainte-Rosalie, peinte par Degas, tableau des nonnes, fermant l'acte III, qui pilotées par Bertram, envoûtent et séduisent littéralement, à coup de bassons sardoniques et grimaçants,... le trop naïf Robert, objet d'une emprise infernale.

Malgré l'immersion dans l'abject, le terrifique, l'illusion, perce l'éclat du couple tendre et amoureux, Robert (en quête de sa mère, d'où sa fragilité consubstantielle) et Isabelle, vrai emploi de soprano colorature, digne des standards Belliniens... leurs duos sont ciselés et de fait, véritablement entraînants.

A l'écoute de cette version, on distingue et ressent bien les ressorts de cet opéra « grand format » qui inaugure la tradition française des grands décors et des beaux airs : diversité des tableaux, entre héroïque et pathétique... la construction et la tension vont crescendo jusqu'au cœur sentimental de l'acte central (II), le duo Robert / Isabelle (« avec bonté, voyez ma peine ») et bien sûr l'ultime scène (chute de Bertram et mariage in extremis des fiancés), en passant par la délirante bacchanale des nonnes (dénudées) du

III donc.

Dans l'ombre de la basse Bertram (**Nicolas Courjal**, caverneux, parfois trop vibré, mais à l'articulation maîtrisée), Robert est une personnalité écartelée, tiraillée, en quête de sa mère comme le précise son air / prière puis marche, du II « O ma mère, ombre si tendre »...

Arguments de poids : les bons solistes pour le duo amoureux Robert / Isabelle : alliant agilité et bonne intelligibilité, **John Osborn** et **Amina Edris** incarnent deux âmes éprouvées, constamment justes, finalement réunies. Au terme de l'action, le fils saura se libérer du père, respectant sans le savoir, les volontés de sa défunte mère.

Toujours vive, hyper expressive, la baguette de Minkowski défend un tempo d'enfer (chœur dansé de la Bacchanale) ; il n'écarte pas hélas la grandiloquence qui devient même ampoulée dans le finale (apothéose inespérée de Robert) à force d'effets parfois ronflants ; voilà qui nous ferait croire que l'art cinématographique de Meyerbeer s'appuie presque exclusivement sur le grand déballage. A tort évidemment. On lira avec intérêt les textes accompagnant les 3 cd pour mesurer combien le profil des personnages, comme la diversité des situations envisagent d'autres options comme d'autres séduisantes finesses.

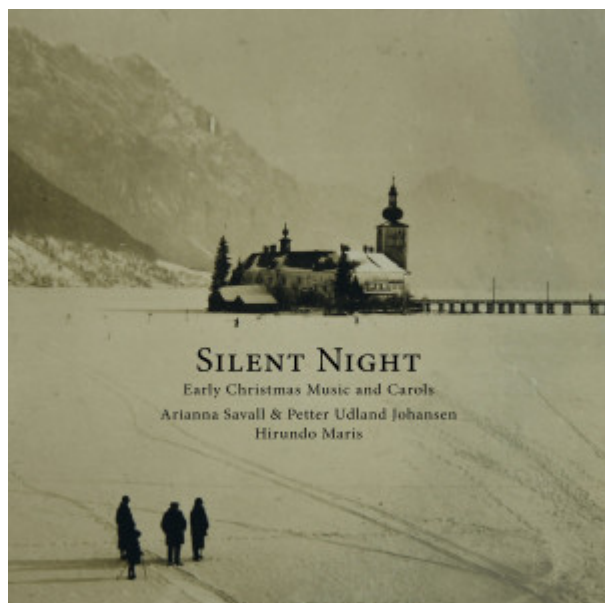
CRITIQUE CD. MEYERBEER : Robert le diable. John Osborne, Amina Edris, N Courjal, ... – Orch Nat Bordeaux Aquitaine / M Minkowski – **3 cd Palazzetto Bru Zane** – enregistré en sept 2021 à Bordeaux, LIVRE-DISQUE.

[Giacomo Meyerbeer](#) : Robert le Diable – Collection "Opéra français » vol. 33

Solistes : John Osborn, Nicolas Courjal, Amina Edris, Erin Morley, Nico Darmanin, Joel Allison, Paco Garcia / Marc

Minkowski, *direction* : ORCHESTRE NATIONAL BORDEAUX AQUITAINE / CHŒUR DE L'OPÉRA NATIONAL DE BORDEAUX – 3 CD / 168 pages – Bru Zane Label

Cd, critique. **SILENT NIGHT** (Hirundo Maris / Arianna Savall, 2018, 1 cd DHM)



Cd, critique. **SILENT NIGHT** (Hirundo Maris / Arianna Savall, 2018, 1 cd DHM) – Fondé en 2009, il y a donc 10 ans, l'ensemble **Hirundo Maris** / hirondelle de mer, porté par la harpiste et soprano **Arianna Savall** édite ici l'un de ses meilleurs programmes, où le thème du recueillement pour Noël, se fait source d'un enchantement poétique d'une indiscutable

séduction. La cantatrice catalane poursuit avec beaucoup de finesse l'héritage paternel (Jordi, qui en outre a orchestré certaines pièces du programme), d'autant qu'elle bénéficie de la complicité du ténor et altiste norvégien **Petter Udland Johansen**. Musique du nord et de Méditerranéen, du Moyen-Age au Baroque, le répertoire ressuscite avec une élégance de ton qui convainc, immersion enchantée (extase collective et latine et méridionale de l'entêtant « *Ay que me abraso, ay !* » de Zéspedes, XVII^e) et délicatement ciselée de l'Avent à Noël, révélant souvent dans la magie des timbres associés (dont les harpes d'Arianna, triple baroque, Renaissance...) une richesse

musicale et textuelle inouïe. Carols, musique traditionnelle recréent un monde de ferveur, où l'exaltation des sens converge vers la méditation bienheureuse. L'onirisme de Noël regroupe ainsi dans cette sélection choisie, les inusables mélodies de la période qui célèbre la naissance de l'Enfant : *O silent night* (Allemagne, joué en fin de cycle et d'une excellente facture à deux voix, instrumentarium étincelant à l'envi), *Mitt hjrete alltid vanker* (Norvège), *Nuit brillante* (Provence française), *El cant dels ocells* (Catalogne espagnole)...

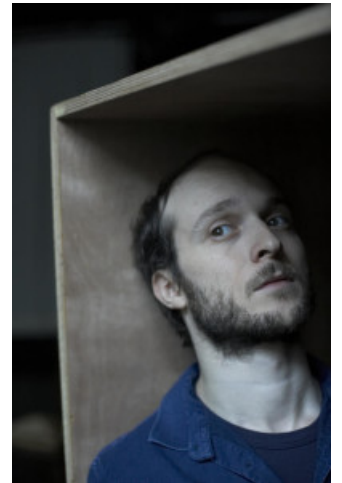
Pour servir la grâce poétique des évocations produites par la collection de chansons, les instrumentistes savent varier en conséquence l'instrumentarium : cornemuse (dès le premier air : « *El noi de la mare* »), dialoguant avec les deux voix solistes : harpes déjà citées et présentes en permanence, cornet (en ses accents jazzy), mandoline, guitare... et les percussions de l'excellent **Pedro Estevan** (transfuge du père et de son ensemble Hespérion XXI). Arrangé par Jordi Savall, le catalan « *El cant dels ocells* » redouble de trouble émerveillé, énoncé par la harpe magicienne : certainement le meilleur titre du programme avec le Zéspedes que nous avons précédemment distingué, sans omettre *La Salve*, prière à Marie miséricordieuse dont [Arianna Savall](#) fait un solo là encore, très inspiré, suspendu, en extase. Envoûtante réalisation où la voix cristalline et fragile d'Arianna Savall, en sirène enivrée et sensuelle, sa harpe éloquente et articulée, ressuscitent le charme éternel des cantatrices voyageuses, figures majeures de l'histoire musicale médiévale et baroque. Enivrant.



CD, critique. SILENT NIGHT. [ARIANNA SAVALL](#) & PETTER UDLAND JOHANSEN / HIRUNDO MARIS – « *Silent night*, EARLY CHRISTMAS MUSIC AND CAROLS ». 1 cd DHM, Sony / Juin 2018.

Faun de Cherkaoui (Debussy)

PARIS. Danse, Garnier : CHERKAOUI / GOECKE / LIDBER – 5 février > 2 mars 2019. Arabe et homosexuel, ... Sidi Larbi Cherkaoui, quadra décomplexé, est un chorégraphe belge, plutôt à l'aise dans ses baskets qui n'a pas sa langue dans sa poche. Avec *Icon* (et de l'argile pour décor et accessoire, signe de l'entrave et de la fragilité), il dénonçait les dérives d'un monde artificiel plus matérialiste que spirituel. Son écriture gestuelle cultive avec grâce et puissance un legato sensuel, souvent onirique. Une réflexion sur le sens réenchanteur du mouvement corporel qui s'est nourri à travers ses créations récentes depuis *Sutra* (avec les moines chinois de Shaolin, 2008), *Genesis* (2014), *Fractus V* (alliance du cirque et du hip-hop...). Il a plus l'habitude de travailler avec les danseurs de sa propre compagnie **Eastman** que le corps de ballet de l'Opéra de Paris. **Faun** devrait permettre de retrouver une sorte d'idéal abstrait, moins ancré dans la réalité dont il dénonce les travers, mais davantage miroir d'une réflexion sur le sens de la forme pure.



Sur la scène du Palais Garnier, en février et mars 2019, trois visions singulières de la danse forment un nouveau spectacle en « poésie et virtuosité ». Soit un triptyque chorégraphique plutôt prometteur.

Etreinte mélancolique en hommage à Vaslav Nijinski, créateur du Faune dans *Après midi d'un faune* de Debussy (1894), le duo Faun de Sidi Larbi Cherkaoui inaugure ce programme, accompagné

de deux créations. Jamais venu à Garnier, l'Allemand **Marco Goecke**, inscrit son écriture chorégraphique entre avant-gardisme et inventivité, ciselant son travail comme « un rêve éveillé ». Le chorégraphe et cinéaste suédois **Pontus Lidberg**, – auteur du film *The Rain-*, s'interroge sur le sens du mariage à partir de la partition « Noces » de Stravinsky. Nouvelle production.





FAUN de CHERKAOUI... nouveau regard, nouvelle pensée en grâce
d'après Debussy – illustrations : © ANN RAY / ONP Opéra
National de PARIS 2019

CHERKAOUI / GOECKE / LIDBER
Palais Garnier – 5 février > 2 mars 2019

Durée : 1h45
Nouvelle production

Déroulement :

« Faun » de Sidi Larbi Cherkaoui / d'après Debussy / N Sawhney
: 15 mn

Création de Marco Goecke : 30 mn

Entracte : 30 mn

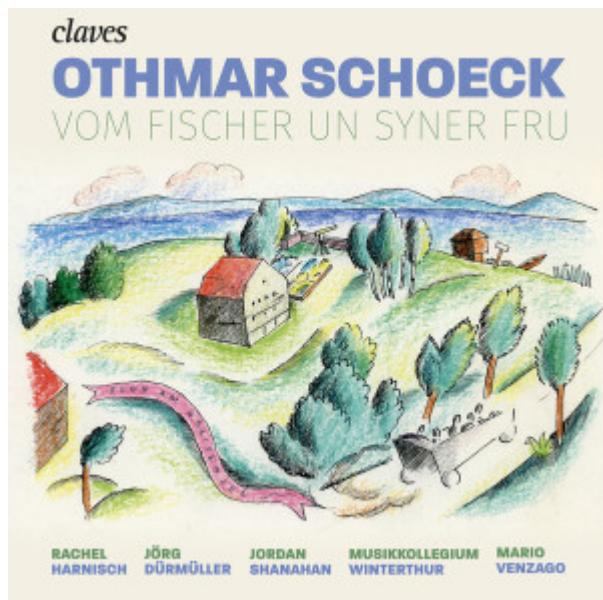
« Noces » de Pontus Lidberg / Stravinsky / Ens Aedes : 30 mn

Les Étoiles, les Premiers Danseurs et le Corps de Ballet
Orchestre de l'Opéra national de Paris / Vello Pähn, direction

RESERVER VOTRE PLACE

<https://www.operadeparis.fr/saison-18-19/ballet/goecke-lidberg-cherkaoui>

CD, critique. SCHÖECK : «VOM FISCHER UN SYNER FRU» / Le pêcheur et sa femme (1 cd Claves, Winterthur 2017).



CD, critique. OTHMAR SCHOECK (1886–1957) : «VOM FISCHER UND SEINER FRAU» / Le pêcheur et sa femme (1 cd Claves). Comme Stravinsky ou Paul Hindemith, le suisse Othmar Schoeck dès 1916, bénéficie du soutien du mécène richissime Werner Reinhart (1884–1951), très impliqué depuis Winterthur dans l'essor de la musique contemporaine. Ainsi le compositeur, figure majeure de

la musique suisse au XX^e est-il accueilli dans la maison sur le lac Morat pour achever sa nouvelle cantate dramatique qu'il fait écouter en première audition à ses chers protecteurs, en juin 1930, Reinhart et son épouse. L'œuvre est créée à Dresde en octobre 1930 sous la direction de Fritz Busch.

Othmar Schœck : postwagnerisme suisse

Inspiré de Grimm, dans une version du Pêcheur réécrite par Otto Runge, l'ouvrage lyrique de Schoeck affirme l'emprise wagnérienne que son écriture cultive. Un style flamboyant comme le sont les vœux / souhaits / désirs, de plus en plus

ambitieux du pêcheur et surtout de sa femme... vanité humaine, orgueil confinant à la folie, puis morale où les deux êtres misérables réapprennent la valeur de l'essentiel, l'amour et l'humilité, dans le renoncement le plus extrême. Tout le drame est construit sur une arche de tension qui s'accroît, de variations qui se complexifient... à mesure que la femme demande et exige toujours plus, jusqu'au dénuement / dénouement final.

Schoek sait suggérer le monde flottant de l'océan primordial, d'une calme grandeur, avant la réalisation de l'action (Prélude marin) ; chaque épisode orchestral suit la gradation du désir de la femme, de son ambition démesurée (au 4, majesté de leur nature royale ; au 6, quand elle devient papesse !... avant de devenir déesse).



S'il assume pleinement l'héritage de Wagner, **Othmar Schæck (1886–1957)** se réfère ostensiblement à son maître, Max Reger (1873-1916) avec lequel il étudia scrupuleusement en 1907 / 1908 à Leipzig. L'apprentissage d'une sévérité, d'une rigueur surtout dont Schæck déduit la

construction impeccable de sa « cantate dramatique ». Cet enregistrement de juin 2017 enregistré à Winterthur en Suisse allemande (et réalisé par les ressources locales de Winterthur), défend avec beaucoup de précision et de sobriété la partition de Schæck, son essence chambriste qui en fait une cantate et non pas un acte d'opéra. Il en résulte de la part de tous les interprètes (dont le plateau vocal, plutôt convaincant dans la caractérisation du pêcheur et de sa femme), une concentration qui éclaire de l'intérieur la partition, l'une des plus passionnantes composées en Suisse, portant et la discipline d'une forme dramatique, très proche du texte, et la tension d'une époque appelée à implorer. Au début des années 1930, Schæck démontre sa maestria – à la fois épurée et expressive, dans le genre lyrique. **Captivant.**

CD, critique. OTHMAR SCHOECK (1886–1957) : Vom Fischer un syner Fru, Dramatische Kantate, Op. 43 (1928-30) / Le Pêcheur et sa femme, cantate dramatique, Leipzig 1930. [1 cd CLAVES](#), Winterthur, 2017.

Othmar Schoeck (1886-1957) »Vom Fischer un syner Fru «Dramatische Kantate, op. 43 (1928/30)

Musikkollegium Winterthur

Direction : Mario Venzago

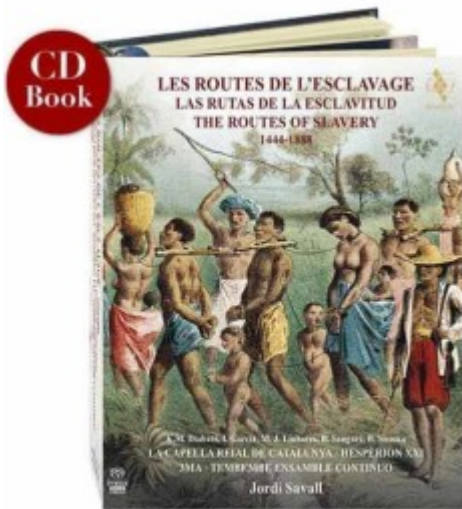
Die Frau : Rachel Harnisch (Soprano)

Der Mann : Jörg Dürmüller (Ténor)

Der Butt : Jordan Shanahan (Basse)

Text von Philipp Otto Runge nach dem Märchen der Brüder Grimm

CD critique. LES ROUTES DE L'ESCLAVAGE – JORDI SAVALL : 2 cd Livre + 1 dvd ALIA VOX 2015



LES ROUTES DE L'ESCLAVAGE – JORDI SAVALL : 2 cd Livre + 1 dvd ALIA VOX 2015. Durant plus de 4 siècles, entre 1492 (et bien avant en vérité) et 1888 (date de l'abolition de l'esclavage au Brésil), plus de 25 millions d'Africains ont été déportés par les colons européennes, réduits en esclavage. Le programme de livre disque offre la parole et la mémoire aux descendants des victimes en esclavage au Brésil, au Mali, à

Madagascar, en Colombie, au Mexique, en Bolivie. Ainsi se précise l'horreur d'un commerce et d'une exploitation édictés en système de société qui est le fruit d'une entente triangulaire (Europe, Afrique, Nouveau Monde). Musicien défricheur, engagé et humaniste, Jordi Savall en déduit ce concert hommage qui met en lumière les interactions culturelles nées de la barbarie humaine. Pour conjurer leur souffrance, souvent la musique a été pour les esclaves africains, une source de réconfort voire de résistance. Le concert a été présenté et créé à Saint-Denis en 2015, puis enregistré et filmé lors du 10^e Festival de Musique et Histoire pour un Dialogue Interculturel à l'Abbaye de Fontfroide, Narbonne.

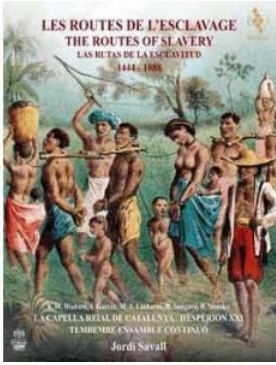
Les textes et les séquences musicales dans leur variété et leur style attestent d'une affirmation viscérale, salutaire en dépit de l'horreur vécue par des millions de femmes, hommes, et enfants ainsi asservis. La parole des griots dialogue avec l'espoir ou la douceur ensanglantée des Villancicos de negros, mestisos, ... negrillas, gugurumbés... L'improvisation là encore qui s'appuie sur une solide transmission des pratiques traditionnelles à travers les siècles, rend vivants de nombreux tableaux souvent tragiques, que la flamboyante musique et les chants incarnés colorent d'un souffle à la fois évocatoire et enivrant.

Le concert suit la chronologie d'une longue et progressive

exploitation, organisée à l'échelle mondiale, où pour répondre au besoin en main d'œuvre, les esclaves déportés arrivent en Algarve (1444), dans les colonies anglaises (1620), à la Barbade (récit de 1657), Louis XIV affirmant désormais son « code noir » – bible des sanctions à infliger aux récalcitrants-, depuis 1685, en application jusqu'en 1848. Le CD2 commence d'ailleurs dans cette évocation qui entame l'éclat du Roi Soleil. Perle de résistance et d'autodétermination admirable, le récit de 1782, qui est la requête de Belinda, esclave, devant le Congrès du Massachussets ! un geste en préambule à l'abolition de 1848, et plus récemment encore, le « Pourquoi nous ne pouvons plus attendre » de Martin Luther King en 1963...

Les musiques et les chants, les textes et les récits se succèdent ainsi, d'une bouleversante poésie, incarnés magnifiquement par les instrumentistes habituels de La Capella Reial de Catalunya et d'Hespèrion XXI, ainsi que par la présence des interprètes invités dont les excellents artistes du Mali (interprètes inouïs des chants de tradition griotte). Le choix des timbres associés, la magie allusive des percussions, la sincérité des chants façonnent un réquisitoire et un hommage d'une humanité irrésistible. En bonus, l'éditeur, outre un excellent livret très documenté (comme tous les titres de la collection « Raices & Memoria, ici le vol. XXIV) ajoute le dvd qui est la captation de ce concert mémorable à Fontfroide, le 19 juillet 2015.





[CD, livre-cd, événement. LES ROUTES DE L'ESCLAVAGE – JORDI SAVALL / 2 cd Livre ALIA VOX – Live 2015 + DVD : 2h07mn – Avec La Capella Reial de Catalunya, Hespérion XXI, Bakary Sangare, Maria Juliana Linhares, Tembembe Ensamble Continuo, Kassé Mady Diabate, ensemble 3M \(Ballaké Sissoko, Driss el Maloumi et Rajery\), Mamani Keita, Nana Kouyaté, Tanti Kouyaté ... CLIC de CLASSIQUENEWS](#)

DVD, coffret. PYOTR ILYITCH TCHAIKOVSKY : The Ballets (Royal opera House, 3 DVD Opus Arte)

DVD, coffret. PYOTR ILYITCH TCHAIKOVSKY : The Ballets (Royal opera House, 3 DVD Opus Arte).

Coffret événement qui complète l'offre également en dvd récapitulatif édité ce Noël par BelAirclassiques et dédié à l'école russe du



Bolshoï... Quoiqu'on en dise, Tchaïkovski aura permis aux chorégraphes et danseurs internationaux de perfectionner leur art, qu'il s'agisse de l'acrobatie virtuose et un rien froide, ou de l'élégance racée sublimement incarnée... Voici 3 ballets qui restent ... inaltérables.

✘ **Parlons d'abord du LAC DES CYGNES / Swan Lake version Osipova / Golding / Gruzin.** Enregistré en mars 2015 au Royal Opera House, Covent Garden, et retransmise dans les

cinémas du monde entier, le ballet féerique de Piotr Illytch réunit deux têtes d'affiche du Royal Ballet, l'étoile russe Natalia Osipova (originnaire du Bolshoi) et le canadien, Matthew Golding, nouveau duo pour ce lac attendu. La conception d'Anthony Dowell, qui date de 1987, s'inspire de l'originale de 1895 (Petipa / Ivanov), souhaite aussi réactualiser le propos en incluant des inserts venus de différents chorégraphes plus contemporains, emblématiques à Londres : en particulier Frederick Ashton. Sans omettre des citations de l'époque de Tchaïkovski. Il en résulte un mélange parfois confus, qui affecte le très haut niveau du Corps de Ballet londonien, pourtant au meilleur de sa forme, autant dans la réalisation synchronisée des ensembles, que dans le soutien au solos virtuoses (superbe Rothbart de Gary Avis). Technicienne, Natalia Osipova n'est pas une actrice affûtée, ce qui altère son double emploi : Odette, le cygne blanc, et Odile, le cygne noir. Expressive en Odette, elle manque de relief et de profondeur, mais aussi de précision dans la noirceur d'Odile. Racé certes mais uniforme dans sa posture disciplinaire, Matthew Golding fait finalement un prince Siegfried plus hautain qu'humain, ce qui nuit à la finesse émotionnelle de ses duos avec Odile / Odette. Evidemment, l'ampleur de ses portés est magistrale. Là encore, une approche mécanique, virtuose... mais froide et distanciée qui ignore totalement l'empathie et la connexion avec sa partenaire. Dans la fosse, Boris Gruzin fait feu de tout bois, réalisant de la matière et soie tchaïkovskienne, un scintillement orchestral continu. Trop technique et glaçante, la lecture ne détrône pas l'excellent duo Svetlana Zakharova / Roberto Bolle à Milan en 2004... Oui on nous dira nostalgie, nostalgie, et « good old times »... mais quand même.

LA BELLE AU BOIS DORMANT version Nuñez, Muntagirov. Tout autre est la conception, elle aussi éclectique mais mieux assemblée et conçue de Monica Mason et Christopher Newton : à partir de la chorégraphie de Marius Petipa, ils conservent les ajouts signés Ashton, Wheeldon, Dowell, tout en redessinant la

volupté onirique du conte originel français (Perrault) grâce aux costumes et décors signés par Olivier Messel. Il en résulte une lecture à la fois majestueuse et très fine sur le plan de la caractérisation psychologique des personnages. On préfère souvent grossir et épaissir le ballet de Tchaïkovski en faisant ronfler les références à la solennité Grand Siècle, au risque d'écarter tout ce qui relève du drame : rien de tel ici. Car rayonne en un trio irrésistible trois danseurs-acteurs prodigieux littéralement : Marianela Nunez (Princesse Aurora, à la fois proche et énigmatique), Kristen McNally (sidérante Carabosse par laquelle surgit la catastrophe et l'emprise des ténèbres, mais avec quelle économie gestuelle : sa pantomime est du très grand art), enfin le Prince de Vladimir Muntagirov trouve le ton juste et la balance parfaite entre puissance athlétique et présence affûtée, sans omettre une excellente interaction avec ses partenaires, dans toutes les situations. Voilà qui nous change du « rien que technique et virtuosité solistique » du Lac des cygnes précédemment présenté. Le geste souple et habité de Koen Kessels rend service à une partition colorée et raffinée dont il sait retirer toute boursouflure. Magistral.



CASSE NOISETTE, 2016 : les 90 ans de Peter Wright. Le Royal Ballet fête ainsi les 90 ans du metteur en scène et producteur Peter Wright, dans l'une de ses réalisations les plus emblématiques (et applaudies). Créée en 1984, la conception enchante en respectant l'empire du rêve qui montre comment le magicien Drosselmeyer emmène la jeune Clara jusqu'au monde enneigé de la Fée Dragée, et au royaume des bonbons.

Les aventures qui s'en suivent saisissent par leurs péripéties contrastées voire martiales : le casse-noisette Hans-Peter se transforme en prince... Mais Wright offre à partir de la

nouvelle onirique d'Hoffmann (Casse noisette et le roi des souris, 1816), une réflexion très fine de la magie de Noël, sachant et questionner le sens de la féerie et l'expérience morale qu'en tirent les jeunes protagonistes. Saluons l'excellent Gary AVIS, magicien démiurge, d'une présence convaincante, entre autorité et mystère. Il accompagne Clara dans son rite qui est aussi l'issue heureuse d'un envoûtement diabolique, car son neveu Hans-Peter a été transformé par le roi des souris, en casse-noisette, or seul l'amour d'une jeune fille pourra l'en libérer.

Au premier acte, confrontée à un immense sapin (qui ne cesse de grandir à mesure que le songe devient réel), Clara rayonne par son angélisme jamais mièvre (très juste Francesca Hayward). Le Casse-noisette devient prince (seyant et habile Federico Bonelli)... Au pays de la Fée Dragée, les danses de caractères se succèdent avec variété et virtuosité. Jusqu'au suprême pas de deux de la Fée Dragée, auquel l'étoile Lauren Cuthbertson réserve son élégance mûre d'une sublime souplesse : face à la Clara attendrie et naïve de Hayward, Cuthbertson éblouit par sa grâce adulte. Le charme de la production, défendu par des solistes de premier plan, semble atemporel. Irrésistible.



DVD, coffret. PYOTR ILYITCH TCHAIKOVSKY : The Ballets (Royal opera House, 3 DVD Opus Arte).

CRITIQUE CD événement. CAMPRA : L'EUROPE GALANTE, 1697 (Les Nouveaux Caractères / Sébastien d'Hérin – 2 CD Château Versailles Spectacles)

CRITIQUE CD événement. CAMPRA : L'EUROPE GALANTE, 1697 (Les Nouveaux Caractères, D'Hérin, novembre 2017 – 2 CD Château Versailles Spectacles). Campra dut-il décamper ? Le 24 oc 1697, le compositeur employé de l'Archevêque de Paris, n'avait pas souhaité voir mentionné son nom sur les affiches et le livret car son patron n'aurait pas vu d'un bon œil la conception d'un ouvrage à la sensualité et aux références érotiques scandaleuses... Dans les faits, Campra revendiquera officiellement la paternité de l'Europe Galante, puis du Carnaval de Venise de 1699, après s'être libéré de ses engagements d'avec l'Archevêché de Paris en octobre 1700. Le Ballet selon la terminologie du XVII^e (et non pas « opéra-ballet » comme il est dit aujourd'hui par les musicologues), séduit immédiatement par la sensualité séduisante de son écriture, la fine caractérisation des actes selon le lieu concerné et le style « ethnographique » évoqué.

Campra amoureux et sensuel

à l'époque où le Turquie faisait l'Europe Galante...

Campra marque l'histoire de la musique dramatique à l'époque de la France Baroque car il renouvelle sensiblement le genre chorégraphique, offrant une nouvelle définition d'un spectacle chanté, dansé, joué, à partir du genre hybride du divertissement, séquence constituante de l'opéra légué par Lully, et qui sollicite tous les acteurs sur la scène : chanteurs, chœur, danseurs et évidemment orchestre. L'imagination très attractive et poétique de Campra se distingue nettement de celle de ses contemporains... en dépit de son intrigue morcelée, L'Europe Galante traverse diverses contrées européennes et présente les divers visages de l'amour, en France, en Espagne, en Italie, et en ... Turquie (!).

A notre époque où l'intégration dans la communauté européenne de nos amis turcs pose toujours problème, voilà qui ne suscitait aucune réserve de la part de Campra et de son librettiste et par extension de leurs contemporains en ce début du XVIII^e.

La réussite de Campra et de son librettiste La Motte est d'offrir et de ciseler ainsi 4 tableaux dont la finesse d'inspiration et la couleur égalent le génie d'un Watteau ; la force réaliste de l'opéra nouveau revenant au sujet proprement dit : plusieurs intrigues amoureuses dans le style contemporain (soit du Marivaux ou du Beaumarchais avant l'heure, mais sans aucun sentiment ironique ni parodique et cynique : le temps est à l'abandon et à la sensualité). Ainsi la sensibilité amoureuse et le tempérament séducteur de chaque nation est épinglée, dans sa singularité contrastante : le Français, dans un intermède pastoral et berger, est « volage, indiscret et coquet » ; l'Espagnol, en une sérénade

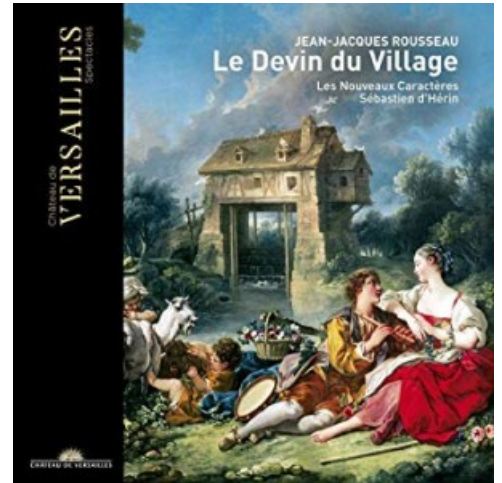
divertissante, « fidèle et romanesque », l'italien, inventeur du masque et du bal vénitien, est « jaloux, fin et violent » (un vrai méditerranéen en somme) ; enfin le Turc, en ses écrans colorés et sensuels, à la fois « souverain » et « emporté ».

La réalisation présentée par le Château de Versailles, est diversement convaincante. Distinguons quelques séquences emblématiques. **Dans l'Italie** : l'Olimpia de **Caroline Mutel** est trop courte et instable (vibrato envahissant et mécanique, voire systématique, aigus pincés) : quel contraste avec le français parfait et naturel de l'Octavio si délectable de **Anders Dahlin** (au verbe ciselé, languissant, tendre, d'une ivresse nostalgique).

La Turquie, s'ouvre en chaconne sombre et presque mélancolique sur le lamento qui montre l'impuissance de Zaïde (somptueux mezzo intelligible d'**Isabelle Druet**). C'est l'un des épisodes les mieux incarnés : verbe clair et naturel, orchestre souple et onctueux même. Du grand art. Soulignons la cohérence expressive de l'air pour les Bostangis (page 21, cd2) : truculence et délire orientalisant, plein de panache et de verve parodique : somptueuse réalisation. Saluons l'édition de cette nouvelle collection discographique sous le pilotage du Château de Versailles : Notice de présentation documentée, publication du livret intégral... Voilà qui change des publications hasardeuses, éditorialement faibles. A suivre (car l'institution versaillaise annonce de nombreuses enregistrements à venir, toute en liaison avec la riche histoire du Château de Versailles).

Autre cd Château de Versailles Spectacles, critiqué sur CLASSIQUENEWS :

CD, critique. ROUSSEAU : Le devin du village (Château de Versailles Spectacles, Les Nouveaux Caractères, juil 2017, cd / dvd). "Charmant", "ravissant"... Les qualificatifs pleuvent pour évaluer l'opéra de JJ Rousseau lors de sa création devant le Roi (Louis XV et sa favorite La Pompadour qui en était la directrice des plaisirs) à Fontainebleau, le 18



oct 1752. Le souverain se met à fredonner lui-même la première chanson de Colette, ... démunie, trahie, solitaire, pleurant d'être abandonnée par son fiancé... Colin (« J'ai perdu mon serviteur, j'ai perdu tout mon bonheur »). Genevois né en 1712, Rousseau, aidé du chanteur vedette Jelyotte (grand interprète de Rameau dont il a créé entre autres Platée), et de Francœur, signe au début de sa quarantaine, ainsi une partition légère, évidemment d'esprit italien, dont le sujet emprunté à la réalité amoureuse des bergers contemporains, contraste nettement avec les effets grandiloquents ou plus spectaculaire du genre noble par excellence, la tragédie en musique. [EN LIRE PLUS](#)

**DVD, critique. PUCCINI :
Madama Butterfly. Jaho,**

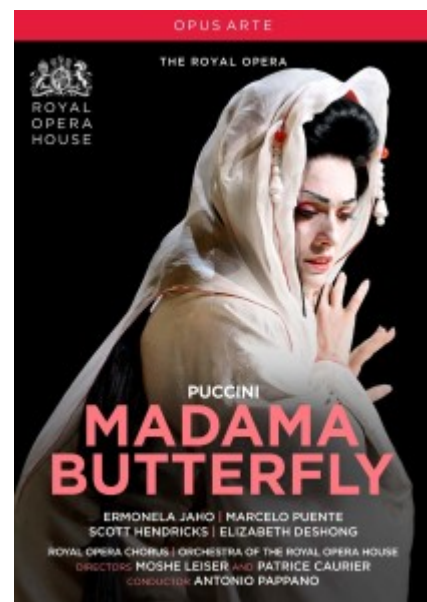
DeShong, Puente, ... Pappano / Caurier Leiser / ROH, 1 DVD Opus Arte, 2017)

❑ DVD, critique. PUCCINI : Madama Butterfly. Jaho, DeShong, Puente, ... Pappano / Caurier Leiser / ROH, 1 DVD Opus Arte, 2017). A Covent Garden, la Butterfly du duo de metteurs en scène, **Patrice Caurier et Moshe Leiser**, passionnément suivis à Angers Nantes opéra sous la direction de Jean-Paul Davois, offre une apparente simplicité qui du reste, sainte vertu de nos jours, demeure lisible, laissant la part belle à la sublime musique puccinienne.

ROH Covent Garden, 2017

**Un Puccini rageur et
dépressif
grâce à l'équation JAH0 /
PAPPANO**

Les metteurs ajoutent en filigrane une réflexion sur la fragilité du rêve de Cio Cio San qui croit au simulacre de ce mariage arrangé auquel sa jeunesse naïve s'accroche comme à une vocation. Les noces de Butterfly sont en pacotilles pour tous, sauf dans le cœur de ce papillon trop délicat. Rêve éperdu de la geisha (de 17 ans), exercice exotique de l'officier américain... l'écart est bien souligné et la carte postale japonisante de Puccini a parfaitement creusé son lit cynique et ironique jusqu'à la tragédie du suicide qui clôt ce drame domestique.



Les metteurs en scène n'en rajoutent pas : ils restent à hauteur d'yeux de Cio-Cio-San, humble servante d'une parodie nuptiale à moindres frais.

Car l'intensité et la vérité se concentrent assurément dans le jeu tout en nuances et incarnation profonde de la soprano albanaise **Ermonela Jaho** ; la cantatrice est actuellement une somptueuse et déchirante Traviata, et sa Butterfly britannique de 2017, frappe elle aussi par ce jeu intime, cette caractérisation qui surgit de l'intérieur, exprimant tous les replis d'une psyché en traumatisme, déchirée par la douleur et l'abandon. L'expressivité et le relief d'un chant pas toujours très juste saisissent cependant par leur justesse et l'intelligence de l'intonation.

Et son falot de faux mari Pinkerton ? **Marcelo Puente** est techniquement trop juste (aigus serrés et vibrato systématisé) : le ténor sait cependant exprimer un léger trouble car il se prend au jeu de cette mascarade des plus cyniques. Le jeu de dupe n'en est que plus amer quand la pauvre fille comprend qu'elle a été trompée, abandonnée.



Rien à dire à la Suzuki moelleuse et maternelle, d'**Elizabeth**

DeShong : la mezzo partage avec Jaho, une intelligence dramatique qui éblouit de bout en bout, elle éclaire leur duo, immense dignité et sincérité dans la solitude, le dénuement, et la misère. Saluons enfin **Carlo Bosi**, Goro impeccable et lui aussi très juste. Enfin dans la fosse, **Antonio Pappano**, maître des troupes du Covent Garden, sait foudroyer, nuancer quand il faut, par saccades millimétrés : on sait que le chef affectionne la direction éruptive et expressionniste ; ses Puccini sont de ce point de vue toujours très efficaces. Il fait parler et crier l'orchestre avec une rare intensité. Voici donc une production loin d'ennuyer. Bien au contraire. A voir indiscutablement.



DVD, critique. PUCCINI : Madama Butterfly. Jaho, DeShong, Puente, ... Pappano / Caurier Leiser / ROH Covent Garden, 1 DVD Opus Arte, 2017

PUCCINI : Madama Butterfly

Tragédie japonaise en trois actes, livret de Giuseppe et Giacosa et Luigi Illica – Création, Scala de Milan, le 17 février 1904

Mise en scène: Moshe Leiser et Patrice Caurier

Cio-Cio-San : Ermonela Jaho

Pinkerton: Marcelo Puente
Sharpless: Scott Hendricks
Suzuki: Elizabeth DeShong
Goro: Carlo Bosi
Le Bonze : Jeremy White
Yamadori: Yuriy Yurchuk
Kate Pinkerton : Emily Edmonds
Le commissaire impérial : Gyula Nagy

Royal Opera Chorus
Orchestra of the Royal Opera House
Antonio Pappano, direction

Enregistrement réalisé au ROH, Covent Garden le 30 mars 2017

1 DVD Opus Arte OA 1268 D – 2h8mn + bonus : 11 mn

**DVD, COFFRET GREAT BALLETS
From the Bolshoi vol. 2 (4
dvd, Bel Air classiques)**

**DVD, COFFRET GREAT BALLETS
From the Bolshoi vol. 2 (4
dvd, Bel Air classiques).**

Voici le deuxième volume de la série de coffrets « Great Ballets from the Bolshoi », un Digistack-Collectr (4 Ballets) contenant les derniers grands succès du Ballet du Bolchoï. Deux noms accréditent les enregistrements : l'Etoile Svetlana Zakharova et le chorégraphe soviétique Yuri Grigorovich, deux figures désormais emblématiques du style russe version Bolshoi. **LA BAYADERE...** (version de

Youri Grigorovitch) réunit trois stars et une pléiade de remarquables artistes du Bolchoï. La production de 2013 évoque les Indes orientales conçues, rêvées par Minkus et Marius Petipa en 1877: s'y impose la grand solo de la Bayadère alors trahies et délaissée, et le tableau du royaume des ombres, évanescent et onirique. Svetlana Zakharova éblouit dans le rôle clé de la vestale Nikiya. Élégance de la ligne, détaché élastique et souple composant un rubato aujourd'hui spécifique des plus romantiques, et visage digne, solaire, mais habité : voici le standard russe actuel de la danse coloré par ce détachement propre au Mariinsky ; à ses côtés, perce le tempérament plus héroïque de Maria Alexandrova qui offre à la princesse Gamzatti une nouvelle profondeur. Même nuances pour le jeune danseur Vladislav Lantratov dont le guerrier Solor se distingue par sa finesse. Youri Grigorovitch souligne la rivalité entre les deux femmes pour le bel adolescent un rien versatile. Les sauts, jetés,



alanguissements affrontés ou sols des deux ballerines emportent l'adhésion.

MARCO SPADA indique clairement l'apport du travail de Pierre Lacotte au Bolshoi. Le chorégraphe français reprend et modifie la version de Noureev (1980) et affine plutôt une alliance mieux équilibrée entre l'élégance française et l'imagination contrastée de l'esprit russe, en particulier la poésie typique moscovite. La volonté d'effets et de variations se concentre sur le jeu des bas de jambes : vélocité et souplesse soutenue qui doivent contredire la pression de l'apesanteur. Règne dans ce style quand même des plus artificiels, la grâce aérienne de l'américain David Hallberg ; il fait un Spada fougueux, vrai Mercure agile malgré sa noire activité de brigand. Même joie de danser et plaisir de jouer chez les danseuses transfuges du Marrinsky : Olga Smirnova et Evgenia Obraztsova (respectivement Angela et Sampietri) ; avec une nervosité précise chez les hommes : Semyon Chudin et Igor Tsvirko (Federici et Pepinelli). La valeur de cette recreation assez récente (2014) tient à la caractérisation fortement individualisée que chacun apporte à son profil dansant. Belle équipe et beaux acteurs.

LE LAC DES CYGNES. En 2015, Grigorovich incarne la conception toute Bolshoi de l'art de l'onirisme : le lac immatériel convoque la matérialité des corps aussi souples que tangibles à sa surface... Une vision qui s'écarte de ce que fait et développe Noureev à l'Ouest. Le premier préfère le collectif et son harmonie d'ensemble ; le second lui ajoute le trouble et les conflits individuels. Des regards qui sont liés au système politique qui les portent chacun, qui sont en miroir de leur situation personnelle aussi. Donc Grigorovich sculpte littéralement l'immatérialité collective des actes blancs, dont les membres ne s'économisent jamais. La recherche de rythmes et de contrastes se réalise plutôt dans ce catalogue passionnant de couleurs locales, avec dessins et motifs bien spécifiques : chien et souplesse de la danse hongroise

d'Angelina Karpova ; danse espagnole éruptive d'Anna Tikhomirova ; la danse de caractère éblouit de tous ses feux. Tout cela valorise l'émergence de la ballerina par excellence, icône de cette élégance absolue, à la fois mécanique et intériorité, de la principale Svetlana Zakharova, alliant technicité et froideur mesurée. Une perfection pour l'image de la femme inaccessible, et la figure démoniaque du cygne noir. D'autant qu'à ses côtés, le frêle mais très assuré techniquement Denis Rodkin assure le rôle du Prince enivré, désirant. Saluons tout autant les trois « amis » de ce dernier, véritables machines physiques, emblématique de la motricité à toutes épreuves propres au Bolshoi : les deux danseuses : Kristina Kretova et Elizaveta Kruteleva, et surtout le bouffon acrobate très affirmé d'Igor Tsvirko (que l'on retrouve aussi dans Marco Spada en Pepinelli, lire ci dessus) : ses sauts ont un ballon impressionnant. La version affirme de façon irrésistible la haute technicité et le sens dramatique des danseurs du Bolshoi aujourd'hui.

The GOLDEN AGE / L'âge d'or : Quand le Bolchoï replonge dans sa fabuleuse histoire chorégraphique, il profite ici des 90 ans du maître de ballet, Yuri Grigorovich, son ancien directeur (30 années d'un pilotage quasi tyrannique à l'époque du régime soviétique), pour reproduire l'un de ses ballets à la fois techniquement abouti et politiquement correct : L'âge d'or (1982), véritable manifeste apparemment nostalgique d'une certaine grandeur communiste propre à l'ère stalinienne. Le sujet exploite le souffle qui naît des tableaux collectifs (que Grigorovich a toujours parfaitement organisés et réglés – cette maîtrise a fait le triomphe de son ballet Spartacus et surtout Ivan le terrible).... Au crédit de cette version présenté en octobre 2016, la performance et l'engagement du danseur étoile en chef maffieux, Yashka : Mikhail Lobukhin dont la maîtrise et la grâce expressive restent simples, naturels, d'une évidente sincérité ... [LIRE notre compte rendu complet L'âge d'or / The Golden Age](#)

DVD coffret événement, critique. GREAT BALLETS from the BOLSHOI, vol 2 (4 dvd BEL AIR classiques) :

- > L'Âge d'Or (2016)
- > Le Lac des Cygnes (2015)
- > Marco Spada (2014)
- > La Bayadère (2013)